

Anne-Cécile BLANC-GENIER

Adolescentes en détresse

Situation de groupe, situation de crise

ARFATSEMA
Octobre 2004

Sommaire

I.	Introduction.....	3
II.	Contexte professionnel : le foyer CLE	3
	1. Présentation de la structure.....	3
	2. Un projet.....	3
	• L’insertion sociale des jeunes.....	3
	• La prise en compte des situations individuelles	4
	• La relation avec les familles	4
	3. Une équipe.....	4
	4. Des outils techniques.....	4
	• La gestion du quotidien	4
	• L’organisation.....	5
	• Le système de référence	5
III.	Un public spécifique	5
	1. Des individualités	5
	2. Des groupes	6
IV.	Emergence de la problématique.....	6
	1. Ma culture professionnelle	6
	2. Le « groupe du bas »	7
	3. Présentation individuelle des jeunes filles.....	7
	4. Constats :	11
	5. Un mercredi après-midi, exemple d’une situation explosive.	12
V.	Problématique :	14
	Pourquoi y a-t-il eu ce jour-là autant de situations de crise dans ce groupe ?	
VI.	Hypothèses	14
	1. La confrontation de personnes fragilisées serait à l’origine de ces situations de crise.....	15
	• Ravivées au contact de leurs camarades, est-ce que ce sont les fragilités psychiques qui provoquent ces situations de crise ?.....	15
	• Est-ce que se trouver confrontée à la violence des autres déclenche une angoisse tellement insoutenable qu’elle entraîne les situations de crise ?	16
	2. Le groupe en tant qu’entité pourrait provoquer ces situations de crise.	18
	• Est-ce que c’est parce qu’il n’est pas suffisamment constructeur et protecteur de ses membres que les situations de crise sont apparues ??	18
	• Est-ce que c’est la défaillance du groupe qui conduit à ces situations de crises ?.....	19
	3. L’adulte déclencherait ces situations de crise.....	21
	• Est-ce la défaillance du leader qui conduit à ces situations de crises ?	21
	• Est-ce parce que l’adulte ne répond pas à leurs attentes que ces adolescentes ont provoqué des situations de crise ?.....	22
VII.	Conclusion	23
VIII.	Bibliographie :.....	25

I. Introduction

Le travail auprès d'adolescents expose régulièrement les intervenants sociaux à de multiples visages de la violence. Refusant de considérer ces faits seulement comme une forme d'expression de « l'âge ingrat », enseignants, éducateurs, psychologues ou animateurs cherchent à les dépasser voire à en comprendre les raisons. Chaque corps de métier dispose de sa propre grille de lecture et en tant qu'animatrice, je suis particulièrement sensible aux phénomènes de groupe dont j'ai plusieurs fois observé l'importance dans des comportements agressifs.

La description de mon contexte professionnel puis celle du public spécifique auprès duquel j'interviens permettront de préciser mon champ d'intervention. Ma culture d'animatrice, l'observation d'un groupe précis et la présentation détaillée de ses membres aboutiront à l'émergence de ma problématique : je montrerai, en décrivant une situation particulière, comment dans cette institution éducative, la confrontation à l'autre et au groupe a conduit des adolescentes à une multiplication de passages à l'acte porteurs de sens. Ma réflexion s'articulera donc autour d'une question centrale : pourquoi y a-t-il eu ce jour-là autant de situations de crise dans le groupe de jeunes filles présenté ?

Trois hypothèses seront envisagées pour fournir des éléments de réponse : la première est que ces situations de crise seraient provoquées par la confrontation de personnes fragilisées, la seconde propose que ce soit le groupe en tant qu'entité qui soit source de ces difficultés, enfin la troisième développe l'idée que la responsabilité de ces situations de crise incomberait à l'adulte en position d'encadrement.

Pour étudier chacune de ces hypothèses, je m'appuierai sur les questions qu'a fait émerger la lecture d'ouvrages de différents chercheurs, notamment dans le champ de la psychosociologie et de la psychanalyse. Je mettrai en évidence l'importance des failles psychologiques de ces jeunes filles, dans leurs rapports aux autres et au groupe dans lequel elles évoluent, les phénomènes qui conduisent aux situations de crise par le passage à l'acte et le rôle de contention incombant à l'adulte.

A l'origine de cette réflexion, ma culture professionnelle, celle de l'animation, s'est trouvée confrontée à celle de l'institution dans laquelle j'exerce, l'éducation spécialisée. Ce travail de recherche effectué en tant qu'animatrice occupant un poste d'éducatrice a mis en relief un certain nombre de particularismes de chaque domaine d'intervention et a été enrichi par cette double approche.

II. Contexte professionnel : le foyer CLE

1. Présentation de la structure

Situé à St Cyr sur le Rhône à 8 km de Vienne, le foyer CLE (Comité Lyonnais pour l'Enfance) se trouve à 12 km de Condrieu où est établi le siège administratif de « l'Établissement du Port ». Son projet éducatif est décliné dans chacune des structures autonomes. « L'établissement du Port » est une antenne du Comité Commun – actions sanitaires et sociales – association basée à Villeurbanne.

Le foyer CLE est un internat installé dans une villa à deux niveaux au centre du village. Il est aménagé en deux appartements distincts – ayant pour seuls espaces communs la cuisine et le hall d'entrée – de manière à pouvoir accueillir neuf jeunes filles de 11 à 18 ans (jusqu'à 21 ans dans certains cas) réparties en fonction de leur âge et/ou de leur personnalité (les 4 plus âgées occupant le rez-de-chaussée).

2. Un projet

Le foyer CLE a pour vocation d'accueillir des jeunes filles et de mettre en place un travail autour des trois objectifs principaux :

- L'insertion sociale des jeunes

Le projet vise à permettre à chaque jeune d'acquérir le maximum d'autonomie afin de la préparer à leur future vie d'adulte. Cela passe en premier lieu par des apprentissages fondamentaux tels que le respect de soi et des autres, l'acceptation des règles et la prise en compte des contraintes de la vie courante. Un accent particulier

est mis sur la scolarisation, l'orientation professionnelle et la formation qui sont travaillées avec chaque jeune dans le cadre de son projet personnel.

- La prise en compte des situations individuelles

Le travail éducatif est basé sur la compréhension des phénomènes conscients et inconscients qui animent les jeunes. Il ne s'agit pas d'excuser des dérives mais de les analyser pour développer une action à court, moyen et long terme permettant à chaque jeune de se structurer.

- La relation avec les familles

Si le placement est généralement vécu comme un « kidnapping » par les parents qui ont l'impression d'être dépossédés de leur enfant, il peut au contraire être perçu comme une décharge complète de responsabilité pour les familles. Il faut donc veiller à les intégrer le plus possible dans le travail éducatif. Il s'agit de maintenir et/ou de développer au maximum des liens familiaux notamment par la réintroduction des pères dans l'accompagnement des jeunes filles.

Le projet éducatif du foyer repose sur un cadre rigoureux qui est particulièrement important puisqu'il sécurise à la fois les jeunes et les adultes. Il est mis en place par l'instauration de règles précises pour :

- ✓ les jeunes, qui reçoivent à leur arrivée le règlement intérieur du foyer. Celui-ci précise tous les aspects de la vie quotidienne : les contraintes de la vie en collectivité, les règles et le fonctionnement y sont expliqués et seront rappelés aussi souvent que cela sera nécessaire.
- ✓ les familles, notamment en précisant les responsabilités de chaque intervenant (foyer, travailleur social, juge, parents...) et leurs modes de relations.
- ✓ les éducatrices, soumises au règlement intérieur de l'institution qui porte notamment sur les relations avec les jeunes. Le suivi mis en place par la hiérarchie (rencontre régulière du directeur, présence fréquente de la directrice-adjointe) facilite une régulation rapide.

3. Une équipe

Comptant 6,5 postes d'éducatrices, l'équipe du foyer est composée de personnes ayant des cursus très différents. Ainsi, outre deux éducatrices spécialisées (1,5 poste) on compte également une monitrice-éducatrice, une Conseillère en Economie Sociale et Familiale, une personne titulaire d'une maîtrise de psychologie, une ATSEM et une animatrice.

La directrice adjointe de l'établissement (dont un tiers du temps de travail est consacré au foyer CLE) assure le suivi administratif : gestion horaire et budgétaire, liaison avec les autres structures de l'institution, accompagnement des démarches en direction des travailleurs sociaux ou de la justice (notamment en représentant l'institution lors des audiences particulièrement difficiles)... Elle est aussi très impliquée dans la relation aux jeunes : en offrant des pistes de réflexion aux éducatrices, mais surtout comme représentante de la loi symbolique. Elle est toujours disponible pour recadrer formellement les adolescentes en rappelant la loi et les règles de l'institution. Comme elle est dotée d'une grande expérience et d'un fort charisme, son autorité est reconnue aussi bien par les jeunes que par les éducatrices qui apprécient, par ailleurs, les responsabilités et la liberté d'action qui leur sont laissées.

4. Des outils techniques

- La gestion du quotidien

Elle donne l'opportunité de travailler avec les adolescentes sur des points essentiels : l'hygiène, l'alimentation, les rythmes de vie, le respect de soi et des autres.... La disponibilité des éducatrices et le nombre restreint de jeunes facilitent l'accompagnement de chacune d'entre elles dans toutes les démarches quotidiennes : préparation des repas, entretien de la maison, scolarité, loisirs, habillement, gestion de l'argent de poche....

Une attention toute particulière est portée aux soins : l'apprentissage de l'hygiène mais aussi le suivi médical (gynécologue, dentiste...) et psychologique dont les jeunes filles ont besoin, puisque c'est par l'analyse de leur histoire personnelle qu'elles vont pouvoir se (re)construire.

Le quotidien est avant tout un support relationnel : l'intervention éducative ne prend pas la forme de face à face « moralisateurs » axés sur la théorie, mais en reprend des actes posés, recadre, en donnant des limites et en expliquant le sens de celles-ci.

- L'organisation

Elle est primordiale puisque le foyer est un internat ouvert toute l'année et que tous les aspects matériels de la vie quotidienne sont gérés par les éducatrices.

- Le système de référence

Il permet à chaque jeune d'établir des relations privilégiées avec une éducatrice. Celle-ci, désignée par l'équipe est, pour toute la durée du placement, l'interlocutrice principale d'une adolescente mais aussi de sa famille et des travailleurs sociaux. L'éducatrice référente est chargée, en lien avec l'équipe, d'établir avec la jeune fille son projet personnel, de reposer le cadre dans des temps formels, d'assurer le suivi des ses affaires (vêtements, matériel scolaire, hygiène...) Elle assure également les « relations sociales » : écoles, médecins, centre de loisirs, organisation des week-ends et vacances... Enfin, elle est chargée de transmettre au juge pour enfants les éléments (discutés en équipe) dont il peut avoir besoin.

Afin de garantir le cadre et la cohésion d'équipe, deux demi-journées hebdomadaires sont consacrées aux réunions : la première avec une psychologue pour évoquer les problèmes rencontrés avec les jeunes ou dans l'équipe mais aussi développer les contacts avec les travailleurs sociaux référents des adolescentes, la seconde pour traiter l'organisation de la semaine. La première de ces rencontres est particulièrement importante puisqu'elle permet aux membres de l'équipe d'exprimer leurs difficultés, de prendre du recul grâce à l'apport d'éléments théoriques ou par l'échange avec les collègues : c'est l'instance de régulation qui facilite le maintien du cadre institutionnel avec la présence mensuelle du directeur de l'établissement et celle systématique du chef de service. L'échange entre l'équipe et la psychologue permet aussi de mieux comprendre les problématiques individuelles, d'avoir une analyse plus fine des phénomènes inconscients mis en place par les jeunes et par l'équipe.

III. Un public spécifique

1. Des individualités

Les jeunes filles accueillies au foyer sont confiées soit directement par décision d'un juge pour enfants, soit par l'Aide Sociale à l'Enfance mandatée par la justice. Elles viennent du Rhône et des départements limitrophes (Ain, Loire, Isère). Elles sont placées pour une durée déterminée, le plus souvent au regard de carences éducatives parentales, mais aussi en fonction de situations familiales ou personnelles empêchant le maintien dans la famille. Au départ, le placement est généralement perçu comme une punition aussi bien par les adolescentes que par leur famille. Pour les premières, si se confronter au cadre est le plus souvent extrêmement difficile, l'éloignement familial provoque une souffrance bien plus importante encore et, selon les situations, provoque la peur de perdre sa place dans la fratrie, des fantasmes d'abandon, la peur de ne plus pouvoir maîtriser ce qui se passe à la maison... Pour les parents, il met en exergue leurs difficultés éducatives et tend à les stigmatiser comme mauvais parents pour leurs proches.

Toutes les jeunes arrivent en grande souffrance et connaissent des difficultés psychologiques importantes. Malgré la diversité des situations et des histoires individuelles, ces adolescentes ont toutes un parcours chaotique : confrontées à la violence physique et/ou psychique, entourées d'adultes et notamment de parents peu fiables parce qu'incapables de tenir un cadre suffisamment rassurant et structurant, les adolescentes accueillies au foyer ont manqué de la sécurité minimum nécessaire à la construction de leur personnalité. Synthétiquement, on peut dire qu'elles cumulent les signes caractéristiques de l'adolescence avec des troubles du comportement et/ou de la personnalité. La destruction de matériel, la mise en échec quasi-systématique des projets, l'autodestruction ou la mise en danger sont des événements courants voire quotidiens.

Chaque acte peut être un moyen de détournement des règles et appelle une réponse claire et parfois une sanction. Ces faits doivent être appréhendés comme l'expression d'une souffrance profonde, de besoins affectifs, psychologiques ou matériels. Les éducatrices doivent donc toujours avoir deux grilles de lecture : la

première pour répondre selon le principe de réalité, la seconde pour analyser puis travailler avec la jeune sur ses difficultés.

2. Des groupes

L'équipe éducative a fait le choix de séparer les jeunes en deux groupes distincts de manière à travailler différemment selon les besoins et les capacités des adolescentes.

Chaque jeune vit donc soit dans *le groupe du haut*, soit dans *le groupe du bas* en fonction de son âge mais aussi de ses capacités et de sa problématique. Le travail en petit groupe (4 et 5 jeunes) est très intéressant : il permet une attention accrue des adultes à l'égard de chaque adolescente et limite les pressions exercées par le regard des autres, facilitant ainsi le désamorçage des situations conflictuelles. En effet, au foyer, probablement encore plus qu'ailleurs, les adolescentes se comportent en fonction de ce qu'elles pensent être attendu par leurs camarades.

Dans certaines situations, des jeunes filles, estimant perdre la face en acceptant de se calmer, suite aux injonctions d'une éducatrice devant leurs camarades, tentent d'entraîner les autres dans le conflit ou multiplient les provocations pour assurer une forme de spectacle. Le nombre limité de jeunes dans le groupe simplifie alors le travail de l'éducatrice pour obtenir un retour au calme. Dans d'autres cas, certaines jeunes filles peuvent accepter de subir les mauvais traitements d'une camarade pour exister auprès d'elle et sont prêtes à protéger leur « bourreau » en cas d'intervention d'une éducatrice. Là aussi le petit nombre de jeunes facilite la mise à distance entre les adolescentes en isolant les unes des autres dans leur chambre.

Les relations entre jeunes sont généralement superficielles : les contraintes de la vie en collectivité associées aux difficultés individuelles freinent le développement de vraies relations amicales. On assiste régulièrement à des alliances contre l'adulte voire à la manipulation de certaines jeunes pour servir les intérêts personnels d'une autre.

Ainsi, les contacts entre les plus jeunes et le « groupe du bas » sont réduits au minimum pour limiter les risques d'excitation mutuelle. Les groupes constitués ne trouvent pas leur cohésion dans des facteurs affectifs puisque leur constitution ne relève pas du choix des jeunes. Bien souvent d'ailleurs, la dynamique de groupe est difficile à maîtriser, tant elle est parasitée par les angoisses de chacune.

Il est donc particulièrement important d'exercer une vigilance accrue et de mettre en place des garde-fous pour lutter contre les parasites conscients ou non qui se développent lors de la vie collective.

Le cadre est donc le meilleur moyen pour garantir la sécurité de toutes les personnes.

En soirée, deux éducatrices travaillent, chacune ayant la charge d'un groupe. Elles interviennent une fois par semaine sur chacun des groupes : synthétiquement, la personne qui travaille la nuit intervient avec les plus jeunes alors que celle qui intervient en journée (de 9 h à 22 h) travaille en bas. C'est elle qui est chargée de gérer les trajets, les ménages, repas, lessives...

En général, toutes les jeunes d'un groupe partent en même temps, un week-end sur deux. Les éducatrices, présentes tous les 15 jours, interviennent donc avec le même groupe toutes les fins de semaine d'une période comprise entre deux vacances scolaires. L'organisation de ces départs en famille tient compte du planning des adultes et l'équipe veille à ce à ce que les éducatrices ne soient pas avec les mêmes adolescentes d'une période à l'autre.

IV. Emergence de la problématique

1. Ma culture professionnelle

Habitée à travailler avec des groupes d'adolescents dans le cadre de mon cursus professionnel en animation, j'ai ressenti un profond décalage entre ma pratique et le travail mis en place au foyer CLE. En effet, si l'action éducative y est organisée en fonction des deux groupes, la dynamique de groupe n'est absolument pas prise en compte.

« La dynamique de groupe prise au sens large s'intéresse donc à l'ensemble des composantes et des processus qui interviennent dans la vie des groupes – plus singulièrement dans des groupes de « face à face »,

c'est à dire ceux dont tous les membres existent psychologiquement les uns pour les autres et se trouvent en situation d'interdépendance et d'interaction potentielle »¹.

Or, ce processus et ses incidences sur chaque jeune fille ne sont pas intégrés dans la réflexion du travail éducatif, qui, centré sur les seules problématiques individuelles, semble occulter cet aspect inhérent à la vie collective.

Dans l'animation, l'attention est portée sur les individus au sein de leur groupe : leur place, ce qu'ils y vivent et ce qu'ils y amènent... l'animateur veillant alors à permettre à chacun d'évoluer le mieux possible au milieu de ses camarades, facilitant l'émergence et la réalisation de projets collectifs. Pour l'animateur, le groupe est le support de son travail, c'est une entité vivante avec son histoire, ses règles, ses codes... L'action de l'animateur vise à accompagner les groupes en permettant l'enrichissement humain de chacun de ses membres.

Portée par ma culture professionnelle, et après une période d'adaptation au foyer CLE, je me suis rapidement interrogée sur le groupe des plus âgées (le « *groupe du bas* ») et j'ai interpellé l'équipe au cours d'une réunion hebdomadaire pour essayer d'en comprendre le caractère instable.

Je percevais en effet les incidences néfastes qu'avait le groupe sur les jeunes et notamment le caractère angoissant de s'y trouver confrontée : fuite des regroupements pour certaines, tension pesante au cours des repas, multiplication des situations difficiles entre jeunes ou entre jeunes et adultes... alors que, comme les autres éducatrices, je ne percevais pas de réelles inimitiés ou de conflits de pouvoir entre adolescentes.

La directrice adjointe m'a répondu que les réunions d'équipe n'étaient pas destinées à traiter ce genre de sujet : il s'agit d'aborder les situations individuelles, éventuellement de les mettre en relief par ce qui peut être vécu avec les autres adolescentes mais sans réfléchir sur ce qui est induit dans et par le groupe comme entité. J'ai alors perçu ce point comme une différence essentielle entre l'animation et l'éducation spécialisée : alors que le groupe est le support du travail des animateurs, il n'est pour l'éducateur qu'un outil pour développer le travail individuel. Il ne s'agit pas là d'un quelconque jugement de valeur, mais uniquement d'une mise en relief de la spécificité de chaque pratique.

2. Le « groupe du bas »

Il est composé de quatre jeunes filles entre 16 et 19 ans très différentes par leur caractère, leurs centres d'intérêts, leur histoire et leur problématique.

Luisa et Hélène occupent une même chambre, Séverine et Wengela partagent la seconde. Toutes les quatre ont à disposition un salon-salle à manger, une salle de bain et les sanitaires. Un roulement est organisé par l'équipe éducative pour la participation aux différentes tâches ménagères quotidiennes (mise et débarrassage de table, vaisselle, nettoyage de la salle de bain et des toilettes) mais aussi pour des services hebdomadaires pour l'entretien des autres espaces communs (salon, meuble à chaussure, buffet...). Chaque chambre est rangée et nettoyée deux fois par semaine et les jeunes le font à tour de rôle selon le jour déterminé par les éducatrices en fonction des disponibilités des jeunes.

Les moments de regroupement au foyer varient selon l'emploi du temps de chacune des adolescentes : celles qui sont en pré-formation sont présentes tous les jours à compter de 15 heures, une des jeunes a des horaires de collège et la dernière – scolarisée en Maison Familiale Rurale – est en internat du lundi matin au vendredi midi une semaine par mois puis en stage dans une entreprise horticole. A ces impératifs s'ajoutent les différents rendez-vous, réguliers ou non : psychologue, médecins, travailleur social etc. et les imprévus (fréquents) : mise à pied, maladie, absence d'un professeur...

Le plus souvent, les adolescentes se retrouvent ensemble au foyer environ un week-end sur deux encadrées par une éducatrice qui, autant que faire se peut, n'a que leur groupe à gérer.

3. Présentation individuelle des jeunes filles

LUISA : âgée de 19 ans, est placée depuis 3 ans par le juge des enfants après avoir violemment agressé une de ses sœurs, entraînant ainsi l'impossibilité du maintien dans sa famille. Elle est en pré-qualification pour les métiers de la restauration dans un service de l'association.

C'est une jeune fille en grande souffrance avec des difficultés importantes : si elle dispose d'une intelligence suffisante pour manipuler les adultes, elle a une conduite très dérangeante pour toutes les personnes qui la côtoient. Elle peut être sadique, particulièrement avec ses parents, agir de manière obsessionnelle, et

¹ Jean MAISONNEUVE, *La dynamique des groupes*, Que sais-je ?, p. 21

provoque inmanquablement un sentiment de rejet par la violence qu'elle réveille chez les autres. Elle est ainsi fréquemment le souffre-douleur des groupes dans lesquels elle évolue et d'où elle finit systématiquement par se faire exclure.

Au regard de son comportement, montrant tous les signes d'une pathologie inscrite dans la psychose, l'équipe a demandé une expertise psychologique qui a confirmé l'importance de ses troubles mentaux. Au quotidien, la maladie s'exprime clairement par :

- Son rapport aux autres : qu'il s'agisse de camarades du foyer ou de formation, d'adultes – connus ou non, Luisa est incapable d'avoir des relations qu'on pourrait qualifier de normales. Très souvent elle ne réagit absolument pas lorsqu'on la sollicite, ne donne aucune réponse lorsqu'on l'interroge, et ce sans que son interlocuteur puisse savoir si elle n'a pas entendu ou si elle se moque de lui en faisant semblant de ne pas l'entendre. Dans d'autres circonstances, Luisa peut au contraire agir tel un vampire qui ne lâche pas prise tant qu'il n'a pas obtenu tout ce qu'il souhaitait de l'autre. Elle exige alors une attention exclusive de la personne à qui elle s'adresse, s'accrochant à elle par des demandes inadaptées, refusant d'entendre les réponses, n'acceptant de changer la relation que par un arrêt franc voire brutal de son interlocuteur. Luisa veut avoir la maîtrise totale dans ses rapports à l'Autre sans tenir compte des désirs ou des besoins qu'il exprime. Elle est dans la toute-puissance, répétant inlassablement les mêmes schémas, incapable de percevoir autrui comme un sujet. L'Autre est un objet, celui de son désir et ce qu'il peut exprimer ne compte pas : dans plusieurs situations, Luisa a littéralement persécuté, par ses avances et ses déclarations incessantes à eux autant qu'à leur entourage, des hommes dont elle était « amoureuse » sans pouvoir entendre que pour qu'une relation s'établisse, il fallait réciprocité d'intérêt.

- Son rapport à son propre corps : Luisa s'inflige régulièrement des mutilations en se scarifiant les bras ou en se coupant lors de prétendus rasages, s'arrangeant pour qu'une éducatrice ou qu'une camarade s'en aperçoive, l'arrête fermement et la soigne. Elle est totalement dépourvue des notions d'hygiène élémentaires, incapable de se laver ou d'entretenir son linge, dans l'impossibilité de prendre en charge ses protections périodiques et souffrant d'énurésie en cas d'excitation notamment sexuelle. Luisa peut se mettre en grand danger au cours de phases où elle se déprécie totalement : elle a été victime d'un accident après s'être littéralement jetée sous les roues d'une voiture.

- Son rapport à la réalité qui n'est jamais adéquat. En effet, dans certains cas, Luisa ne se rend pas compte de ce qui peut ou doit être fait, du besoin de faire attention au monde qui l'entoure comme par exemple en répondant aux questions qui lui sont posées. Dans d'autres situations elle est prise dans des obsessions : écrire ce qu'elle veut dire au psychologue qui la suit, recopier des chansons d'amour, évoquer encore et toujours tantôt tel homme, tantôt tel autre qu'elle avait oublié mais qu'elle a revu récemment et qui de fait, recommence à exister avant qu'elle ne l'oublie à nouveau.

A son arrivée au foyer, elle a intégré un cursus de pré-formation de service en restauration « aux Ateliers du Port », un des externats de l'Etablissement du Port où elle est également encadrée par une équipe éducative. Elle est actuellement en orientation vers un CAT, faute de structure plus adaptée.

Luisa voit un psychologue chaque semaine et rencontre un psychiatre une fois par mois pour la gestion d'un traitement médicamenteux important.

SEVERINE : âgée de 18 ans, elle est placée depuis un an et demi par le juge des enfants suite à la demande d'aide de ses parents. Elle est la seconde fille d'une fratrie de 7 enfants issus d'un couple qui s'est séparé plusieurs fois avec un père qui semblerait violent et une mère complètement inhibée. La relation entre ses parents et l'équipe éducative est réduite à son strict minimum. Comme pour sa sœur aînée, les difficultés sont apparues lors du processus d'émancipation.

Séverine est, comme Luisa, en pré-formation aux « Ateliers du Port » ; elle est donc prise en charge sur une journée par deux équipes éducatives de la même institution, ce qui lui est difficile.

Pouvant s'avérer être une charmante jeune fille, Séverine développe des comportements déviants : en recherche constante de limites, elle provoque quasiment quotidiennement des situations conflictuelles avec l'adulte en étant incapable de respecter des consignes. Elle s'étonne d'ailleurs régulièrement d'être recadrée, disant ne pas comprendre ce qui lui est reproché. Il peut, par exemple, lui arriver de rentrer au foyer avec plusieurs heures de retard et d'être sincèrement décontenancée lorsque l'éducatrice la reprend à ce propos : ayant souhaité s'octroyer un peu de temps libre avec ses camarades de formation, elle ne voit pas en quoi cela pourrait poser un problème.

Les éducatrices se sont longtemps demandées s'il s'agissait de provocation de sa part, mais un bilan psychologique effectué à la demande de l'équipe a montré toute la difficulté de Séverine à s'inscrire dans la réalité. Elle n'a, en effet, pas toujours conscience de ce qui peut ou ne peut pas se faire, et peut se mettre en

danger notamment pour plaire. Séverine ne semble exister que par le regard de l'Autre, de ses pairs. Elle peut avoir une attitude complètement déplacée lorsqu'un adulte la recadre alors qu'elle est en relation de séduction. Cette séduction s'exerce auprès de jeunes filles, même si elle ne fonctionne avec des jeunes limitées intellectuellement, mais surtout auprès des garçons, voire des hommes, qui font perdre à Séverine toute retenue.

Cette adolescente se sent tellement vide intérieurement qu'elle croit se protéger en faisant illusion, en paraissant ce qu'elle n'est pas. La moindre critique concernant son apparence peut lui être insupportable, et se révéler une véritable atteinte narcissique, la laissant totalement effondrée. Séverine est tellement obsédée par l'image qu'elle souhaite renvoyer qu'elle ne peut absolument pas mesurer ce qu'elle montre réellement et ce que cela peut susciter chez l'autre. Elle pourrait facilement être utilisée par des personnes malveillantes et particulièrement par des hommes envers qui elle semble incapable de se positionner autrement que dans un rapport de séduction voire de soumission.

A l'extérieur du foyer, Séverine peut avoir des attitudes totalement irresponsables, aguichant les hommes qu'elle croise, parlant fort, dévisageant les passants... Elle a tendance à s'exciter beaucoup lorsqu'elle est en groupe avec des personnes étrangères au foyer et ne supporte pas d'être ramenée à la réalité : celle de son placement et des exigences de l'équipe. Elle peut alors s'énerver en employant un langage ordurier, sa colère étant démesurée par rapport à la situation. Dans ces cas-là, elle parle de la honte ressentie devant « ses amis », de sa capacité à savoir ce qui est bon pour elle et exprime son refus de l'aide éducative. Lorsque la tension est retombée et qu'une éducatrice reprend avec elle ce qui s'est passé, Séverine peut évoquer son besoin d'être aimée, de compter pour un autre et explique se moquer de ce qu'elle doit faire pour y arriver.

Elle veut toujours être au centre des différents groupes avec qui elle est en contact. Elle se mêle de toutes les histoires, veut tout connaître de l'autre, n'ayant aucune perception de ce qui peut relever de l'intime. De la même manière, elle peut divulguer, sans aucune retenue, les secrets qui lui ont été confiés. Séverine a également tendance à étaler son histoire n'importe où, à n'importe qui. Il lui arrive d'ailleurs régulièrement d'affabuler ce qu'elle a vécu, ce qui se passe en week-end dans sa famille, à tel point que ce qu'elle raconte est souvent pris avec beaucoup de circonspection par l'équipe.

Elle a à plusieurs reprises été renvoyée des stages qu'elle effectuait dans des restaurants, pour son incapacité à adopter la distance nécessaire à son travail : s'immiscant par exemple dans une discussion entre deux clients, répondant à son employeur ou commentant, auprès de ses collègues, la relation de couple de ses patrons et ce en la présence de l'épouse !

Séverine suit de manière fort chaotique une psychothérapie depuis un an.

WENGELA est une jeune congolaise âgée de 17 ans. Elle est confiée au foyer, au titre de mineure isolée, par l'Aide Sociale à l'Enfance depuis septembre 2002 après une arrivée un peu mystérieuse sur le territoire français. Orpheline depuis de nombreuses années, Wengela aurait fui son pays ravagé par la guerre via un réseau de prostitution auquel elle aurait pu être vendue par sa tante.

Son histoire contient de nombreuses zones d'ombre : si elle cache certainement des informations sur son entrée illégale sur le territoire français, elle souffre cruellement de méconnaître la réalité de son départ de la République Démocratique du Congo. Elle évoque parfois le décès de ses parents puis sa vie chez une tante pendant une dizaine d'années. C'est cette même tante qui l'aurait conduite à l'aéroport de Kinshasa en lui disant qu'elle partait faire des études en France. Ce ne serait qu'une fois arrivée que Wengela se serait rendue compte de la situation et de ce qu'on exigeait d'elle. Wengela se demande toujours si sa tante a été manipulée et souffre à l'idée qu'elle ait, au contraire, été lucide et qu'elle ait agi par cupidité.

Wengela a de grandes difficultés à établir des relations avec d'autres, adultes comme jeunes : elle n'a pas d'amis de son âge et ne semble pas vraiment établir de liens affectifs avec la famille angolaise qui l'accueille deux week-ends par mois.

C'est une jeune fille très mature qui a rapidement pris en charge son quotidien et s'est vite adaptée aux contraintes de la vie en collectivité. Elle adopte parfois un discours calqué sur celui des éducatrices, ne se gênant pas pour expliquer à ses camarades ce qu'elles ont à faire ou essayant d'organiser les services du groupe. Elle supporte alors difficilement d'être recadrée.

Elle peut faire preuve d'une jalousie quasiment malade en remettant en cause la prise en compte des situations individuelles : lorsqu'elle a l'impression qu'une jeune fille dispose d'avantages qu'elle n'aurait pas ou qu'une éducatrice, et notamment sa référente, prend du temps avec une autre jeune, elle peut devenir agressive ou au contraire s'enfermer dans la morosité.

Par contre, en d'autres occasions elle va revendiquer haut et fort pour négocier le cadre lorsqu'il ne lui convient pas, même si ces demandes ne lui sont pas personnelles. Elle parle souvent au nom du groupe ou pour « défendre » une de ses camarades.

Elle peut faire preuve d'un entêtement peu commun, s'enfermant dans sa colère. L'équipe a pu constater que ces périodes correspondent à des phases d'importante dépression, Wengela se focalisant alors sur des futilités pour éviter d'affronter ses difficultés et sa souffrance.

Dans ces périodes, Wengela est particulièrement sensible à l'attitude des personnes qui l'entourent. Elle peut être extrêmement désagréable voire agressive avec ses camarades ou les adultes. Son attitude est d'ailleurs très différente en fonction des éducatrices dont elle a établi une hiérarchie que l'on pourrait qualifier de « clanique ».

Elle est actuellement en 3^{ème} professionnelle et souhaite s'orienter dans l'aide aux personnes. Elle ne souhaite toujours pas commencer un suivi psychologique.

HELENE : âgée de 16 ans et demi, elle est la benjamine des trois filles de la fratrie. Elle a été placée par le juge des enfants en juin 2002. Scolarisée en Maison Familiale Rurale, elle a au cours d'une période d'internat, fait une tentative de suicide suite à laquelle elle a dénoncé auprès de l'infirmière de l'établissement un viol collectif, avant de revenir plus tard sur ses déclarations et de refuser absolument de revenir sur le sujet. Elle a également exprimé les difficultés rencontrées dans sa famille, se plaignant notamment de l'attitude intrusive de sa mère.

Ses parents, agriculteurs, vivent sur l'exploitation familiale avec les parents de Monsieur. De fortes tensions semblent exister dans le couple mais aussi entre Madame et sa belle-mère qui lui reproche d'être folle. Le père d'Hélène est un homme très effacé qui accuse également sa femme d'être à l'origine de la souffrance d'Hélène avec qui, par contre, il entretient une relation particulièrement complice. Cette dernière n'aurait accepté son placement qu'à la condition que sa maman se fasse soigner et elle dit avoir très peur « d'être aussi folle qu'elle ».

Ce placement est particulièrement douloureux pour Hélène qui multiplie les tentatives pour le faire avorter : d'abord en faisant pression sur son père pour qu'il fasse appel de la décision du juge, puis en multipliant les passages à l'acte : fugues de plus en plus fréquentes mais aussi mise en échec de sa scolarité. Si sa maman fait des efforts pour rendre la séparation effective en limitant notamment ses intrusions au foyer comme à la maison (ne téléphonant plus qu'une fois par semaine à sa fille, semblant respecter sa chambre en n'allant plus y fouiller...), le papa quant à lui paraît prendre fait et cause pour Hélène, satisfaisant toutes ses demandes et ne coopérant pas avec l'équipe éducative.

C'est une jeune fille intelligente, relativement mature, qui est régulièrement submergée par de profondes crises d'angoisse s'exprimant généralement par de grosses colères au cours desquelles Hélène crie sa rage d'être en foyer, sa volonté de rentrer chez elle puis sa terreur d'être « comme sa mère ». Elle évoque d'ailleurs souvent le fait que c'est sa mère qui aurait du quitter le cercle familial, que c'est cette dernière qui y provoque le malheur. L'équipe s'interroge sur la place de chacun dans cette famille et sur la fonction d'Hélène qui semble porter plus que ce qui lui incombe : elle n'est pas seulement la fille de Monsieur et Madame au même titre que ses sœurs, elle est celle qui doit résoudre les difficultés familiales, le « bras droit » du père au sein de l'exploitation agricole, celle qui montre à sa mère ce qui ne va pas. Alors qu'avec l'adolescence, Hélène devrait s'émanciper progressivement du joug familial, elle ne semble pas en avoir le droit, prisonnière d'une charge qui ne devrait pas lui incomber et dont elle ne peut se défaire.

Malgré ses critiques à l'égard de son placement, cette jeune fille recherche le contact avec les éducatrices avec qui elle aime discuter. Elle est curieuse et aime apprendre de nouvelles choses qu'elle fait partager à sa famille lors des retours en week-end : elle parle de ses découvertes culturelles, réalise de nouvelles recettes....

Orientée vers l'horticulture, Hélène a toujours été appréciée des ses patrons de stages pour son travail, son sérieux et son attitude. Pourtant, chaque fois qu'elle a commencé à s'installer dans une entreprise, Hélène a renoncé à y rester, invoquant généralement des problèmes relationnels avec ses patrons ou d'autres employés. Ces arrêts surviennent brusquement alors que personne au sein de l'équipe éducative ou dans l'entreprise n'avait été alerté par le comportement d'Hélène. Cette dernière dit souhaiter se réorienter pour reprendre l'exploitation familiale mais lors d'un essai, elle a très clairement exprimé son manque d'intérêt pour les animaux. Là encore Hélène semble prise en otage par des enjeux qui ne sont pas les siens et qui la dépassent.

Elle est suivie à la fois par une psychologue et par un psychiatre.

4. Constats

A différentes reprises, j'ai pu observer que dans le « groupe du bas », il était très difficile de mettre en place une action collective soit à cause de l'importance des difficultés individuelles soit pour des raisons de relations entre jeunes.

- Ce groupe de jeunes filles se caractérise par sa forte apathie : les adolescentes ont de grandes difficultés à être émues ou à réagir devant les difficultés d'une des autres filles : en cas de colère d'Hélène, Wengela et Séverine se réfugient chacune dans leur chambre alors que Luisa fait comme si de rien n'était voire empiète volontairement sur les espaces où se trouve Hélène. Si Séverine a une altercation avec une éducatrice, les autres se contentent d'observer la scène, sans intervenir d'une manière ou d'une autre même pour réconforter leur camarade plusieurs minutes plus tard. Luisa pleure très souvent et il arrive régulièrement que les autres n'y portent pas attention. Les colères ou la déprime de Wengela affectent plus profondément le groupe et lorsqu'elle n'est pas bien, l'ambiance est généralement de plomb mais il est difficile de déceler un réel soutien des autres pour elle.

- Il n'existe pas de solidarité entre les jeunes : si dans certains cas l'une d'elles soutient une camarade face aux autres filles ou à l'éducatrice, ce n'est pas systématique et il ne s'agit pas d'alliance dans le temps. Les rares affinités ne suffisent pas à créer de relation de soutien et d'aide entre jeunes et des disputes peuvent surgir entre n'importe qui. Aucune occasion n'a montré une coalition solide des filles contre les adultes, ni pour des revendications par rapport au cadre, ni pour défendre la position de l'une d'entre elles face au recadrage des adultes.

- L'apathie entre ces jeunes filles est également frappante par la très faible capacité d'initiative et d'activité du groupe. En effet, les adolescentes sont incapables de proposer une activité collective autant dans les murs qu'à l'extérieur du foyer. Il leur arrive d'adhérer à des propositions des éducatrices pour des jeux ou des sorties mais il faut la présence de l'adulte pour que ces projets aboutissent. Les adolescentes du groupe du bas doivent assurer le repas du dimanche midi, en décider le menu, faire les courses et le réaliser mais il faut toute l'énergie des éducatrices pour que chaque phase soit effectuée. Même le choix d'un dessert, avec la perspective de se faire plaisir, les met dans l'embarras.

- Il faut noter la difficulté de ce groupe à vivre des temps sereins. Régulièrement, alors que l'on peut penser que tout va bien, qu'il y a une ambiance détendue, que les jeunes paraissent en lien ou même qu'elles vont faire quelque chose ensemble, un évènement vient mettre le feu aux poudres. Qu'il s'agisse d'une altercation entre jeunes ou avec une éducatrice, trop souvent ressurgissent les tensions à partir de peccadilles. La propension de Séverine à déborder du cadre ou à faire ressurgir les difficultés personnelles, associée à l'instabilité émotionnelle de Luisa, est souvent à l'origine d'un regain d'angoisse pour les adolescentes. Ces angoisses prennent alors toute la place dans les préoccupations des unes et des autres, empêchant chacune de rester avec les autres. Je montrerai plus loin l'incapacité du groupe à exercer sa fonction de contention des angoisses individuelles.

- Le foyer représente un monde relativement clos : si chacune des jeunes filles a beaucoup de relations avec l'extérieur par sa scolarité, la fréquentation de la bibliothèque, la pratique d'activités de loisirs, les temps libres ou encore toutes les démarches administratives, seules les membres de l'équipe éducative entrent dans les locaux. Par certains aspects, vivre au foyer peut être douloureux pour les jeunes filles, mais d'un autre côté elles y sont en sécurité, protégées des enjeux familiaux, de la pression sociale sous ses différentes formes (conformité à des normes impossibles à respecter, regard de l'autre...) et parfois protégées d'elles-mêmes. L'appel téléphonique hebdomadaire auquel ont droit les familles peut alors devenir particulièrement intrusif et douloureux pour la jeune qui le reçoit, puisqu'il rappelle à la fois le placement, la séparation et les tensions familiales qui l'ont justifié. L'absence de communications téléphoniques pour les autres met l'accent sur la solitude et la douleur qu'elle engendre. Ainsi, et malgré leur importance pour le maintien du lien affectif, les appels extérieurs ne sont pas anodins et affectent les jeunes filles dont les réactions, liées à leur problématique, rejaillissent sur le groupe et parasitent ce qui s'y vit. Le plus souvent, les adolescentes se débrouillent pour se retrouver seules, l'une utilisant tel espace collectif pour éviter de cohabiter avec l'autre, réfugiée dans la chambre.

- En d'autres cas, une modification des horaires de cours ou de stage, le changement de patron... peuvent être très difficile à supporter. Cette instabilité peut être analysée comme la manifestation de la souffrance ou des pathologies des jeunes : toute perturbation du rythme devient source d'angoisse. Dans le cas de Luisa, à cause de la maladie mentale, cette angoisse peut amener cinquante fois la même question, comme si la jeune fille d'une part était incapable d'inscrire la réponse et d'autre part voulait vérifier que les adultes sont suffisamment stables.

- En certaines occasions, les adolescentes se mettent à revendiquer un changement du règlement, le dénonçant, le critiquant, l'attaquant sans relâche. C'est particulièrement vrai pour Séverine et Wengela qui à certaines périodes prennent n'importe quel prétexte pour protester haut et fort. Il ne s'agit pourtant pas forcément de faire changer les choses mais, par la revendication systématique, ces adolescentes se focalisent intellectuellement sur un sujet qui, en devenant source d'enjeux, permet de ne surtout pas s'interroger ou s'attarder sur ce qui provoque réellement la souffrance (le placement, les troubles psychologiques, les angoisses...).

- L'équipe éducative évite au maximum que deux adolescentes suivent le même cursus de formation ou fréquentent le même établissement scolaire afin de limiter les interférences entre ce qui se vit à l'extérieur et ce qui est propre au foyer. Toutefois, dans le cas de Séverine et celui de Luisa, leur projet personnel les amène à se côtoyer toute la journée. Au vu de leur problématique individuelle, cette situation affecte particulièrement la vie du groupe. Séverine, pour se valoriser, maltraite Luisa qui de par sa pathologie peut à la fois en souffrir et en jouir.

- Dans certains cas, l'intervention de l'éducatrice pour recadrer une adolescente peut également provoquer des situations de renfermement d'une autre jeune sur elle-même, un peu comme si le rappel à la loi remettait la jeune face à son placement, en réactivant les frustrations.

5. Un mercredi après-midi, exemple d'une situation explosive

Le mercredi est un temps privilégié de la semaine, puisqu'il permet aux jeunes filles de pratiquer ensemble des activités de loisirs programmées avec l'adulte présente, d'effectuer des démarches administratives, médicales ou les achats nécessaires. C'est aussi souvent le jour où les adolescentes prennent du temps libre. En fonction de leur âge, de leur problématique, de leur comportement et de leur projet, elles peuvent disposer d'une à trois heures de libre organisées avec l'éducatrice.

Wengela et Héléne ont déjeuné ensemble dans une ambiance détendue puis ont discuté dans les parties communes jusqu'à l'arrivée de Séverine en début d'après-midi. Alors que la conversation semblait plutôt anodine, l'intrusion de Séverine a donné un tour nouveau aux échanges : il ne s'agissait plus de parler de cinéma ou de musique mais de critiquer telle ou telle éducatrice, tel ou tel point du règlement aussi bien au foyer qu'aux Ateliers du Port. Au bout d'une dizaine de minutes, les jeunes filles se sont séparées et, moroses, ont regagné leurs chambres.

Le passage à la bibliothèque fut épique : Wengela ne voulut pas regarder ne serait ce qu'une revue, Héléne fut incapable d'exprimer le moindre mot lors de la remise puis de l'emprunt de ses livres, Séverine surexcitée parlait très fort et de manière très déplacée, Luisa avait oublié tous ses soucis, véritablement hypnotisée par le charme d'un des bibliothécaires, à qui elle faisait ouvertement des avances !!! J'ai alors tenté de donner à chacune la réponse appropriée à sa difficulté : rassurant les unes, recadrant gentiment les autres.

Ainsi, le trajet à pied d'une dizaine de minutes pour rejoindre le supermarché fut assez détendu, Luisa babillant à propos de ce « nouvel amoureux », Wengela et Héléne discutant un peu en retrait et Séverine cherchant mon contact.

Wengela était chargée de faire les courses pour le repas du soir et j'accompagnai Luisa faire des achats personnels dans le magasin. Séverine et Héléne discutèrent à l'extérieur en attendant. Pendant les achats, Wengela me sembla particulièrement fébrile et je m'aperçus alors qu'elle souhaitait acheter de la teinture à cheveux dont elle n'avait, à l'évidence, aucune utilité. Interrogée à ce propos, elle répliqua qu'Héléne lui avait donné de l'argent pour qu'elle puisse le faire pour elle et que je n'avais pas à m'en mêler. Alors que je lui rappelais que ce point apparaissait clairement dans le règlement Wengela répliqua qu'elle trouvait stupide qu'il soit interdit aux jeunes filles de se faire des colorations au foyer, et donc qu'elle dérogeait au règlement pour faire plaisir à sa camarade. Je lui demandai alors de ne pas prendre ce produit, de régler ses achats et de rejoindre Héléne et Séverine à l'extérieur. Lorsque Luisa eut également fait ses emplettes, nous retrouvâmes les autres qui attendaient très énervées.

Séverine protesta contre la durée de l'attente tandis que Wengela maugréait et qu'Héléne semblait à nouveau prête à exploser : elle demandait à s'expliquer sur-le-champ et défendait Wengela. J'insistai pour que nous ne ré-évoquions cet incident qu'une fois rentrées au foyer et que nous n'ayons pas une explication au milieu de la rue. Luisa se remit à ressasser son mal-être et se précipita pour traverser la rue au moment où une voiture arrivait. Héléne, qui se trouvait près d'elle, la retint puis se tourna vers moi, bouleversée en comprenant que Luisa l'avait fait exprès. Je la remerciai de son intervention et la rassurai en disant que j'allais veiller sur Luisa, auprès de qui je suis restée, jusqu'à notre retour à la voiture. Elle tenta plusieurs fois de traverser la rue sans regarder, visiblement très contente que je ne la quitte pas d'une semelle. Dans le même temps, Séverine

tempêtait sur le règlement, les éducatrices, le fait qu'elles, les filles, étaient toutes suffisamment grandes pour faire ce qu'elles voulaient... puis se mit à raconter un peu n'importe quoi en riant bruyamment pour entrer en relation avec Hélène ou Wengela, aussi fermées l'une que l'autre. Au retour au foyer, chacune des adolescentes a regagné sa chambre, s'est occupée des ménages collectifs, puis de sa douche.

J'ai parlé avec Hélène de ce qui s'était passé au magasin avec Wengela, rappelant que les colorations de cheveux devaient s'acheter et se faire en famille, qu'elles n'étaient pas autorisées au foyer. Je lui ai également demandé : « Pourquoi as-tu chargé Wengela de faire tes achats alors que tu aurais pu t'en occuper toi-même ? » Elle n'a pas pu répondre. Elle a alors commencé à exprimer ses difficultés à être placée, sa volonté de rentrer chez elle, disant qu'elle n'avait pas sa place ici, qu'elle ne supportait pas « ces histoires de filles », qu'elle n'était pas folle et que c'est sa mère qui aurait dû quitter la maison. Tout au long de sa crise de larmes, j'ai réexpliqué le fonctionnement du foyer, les raisons de son placement, mon incapacité à juger ce qui se vivait en famille et la volonté de l'équipe de l'aider autant que possible. J'ai convenu qu'il pouvait lui être douloureux de cohabiter avec d'autres jeunes filles mais qu'elles étaient elles-mêmes en grande souffrance. Enfin je lui ai rappelé que si le règlement du foyer était parfois dur à supporter, il avait sa raison d'être et qu'il ne serait pas transformé.

J'ai également évoqué avec Séverine l'incident du début d'après-midi, pour lui redire que les éducatrices ne reviendraient pas sur leur décision concernant ses lunettes, que celle-ci n'avait pas pour but de lui donner une image qui ne lui correspondait pas mais répondait à des exigences médicales. J'ai ajouté que l'équipe agissait par souci de sa santé et nullement par désir de persécution.

J'ai également pu discuter avec Wengela de son attitude à propos de la coloration d'Hélène et du fait qu'il ne s'agissait pas en réalité d'aider sa camarade : d'une part Hélène n'avait rien d'une petite fille incapable de se prendre en charge, d'un autre côté, chacune d'entre elles connaissait parfaitement le règlement et elles avaient décidé d'un commun accord de le transgresser. Je lui ai expliqué qu'en ce sens, c'était autant pour attaquer les règles du foyer que pour faire plaisir à Hélène qu'elle avait choisi de passer outre, ce qu'elle a reconnu. A elle aussi, j'ai redit qu'il n'y aurait pas de changements du règlement, qu'il avait un sens et que, en conséquence, il ne serait pas modifié. Enfin, je l'ai fermement invitée à parler aux adultes sur un ton moins agressif, ajoutant que j'étais « à la même place que mes collègues et qu'à ce titre je pouvais m'attendre au même respect dans sa façon de m'exprimer ses éventuels désaccords ».

J'ai attendu de donner son traitement à Luisa pour lui exprimer ma colère par rapport à son attitude dans la rue en lui rappelant que les éducatrices ne toléreraient pas de telles mises en danger pour elle et pour les autres. Je l'ai engagée à se tenir correctement à table : pas de pleurs, de gémissements ou même de déclarations alanguies concernant tel ou tel jeune homme, lui signifiant que dans le cas contraire elle irait dîner dans sa chambre.

Lorsqu'une heure plus tard, le repas fut servi, chaque adolescente put y participer relativement tranquille et la soirée qui suivit fut sereine.

V. Problématique

Au regard de cette situation, j'ai été frappée de constater la difficulté de chacune de ces jeunes filles à être en groupe. On ne peut considérer ces évènements comme sans rapport entre eux et imaginer qu'il ne s'agit là que d'une succession de manifestations individuelles. Pourtant, en tant qu'animatrice, je suis particulièrement sensibilisée aux phénomènes de groupe dont je connais l'impact sur les individus. A de multiples reprises cet après-midi-là, les adolescentes ont visiblement souffert d'être confrontées à leurs pairs, à l'entité groupe et à l'adulte. Il semble qu'il y ait eu un effet boule de neige : la détresse de l'une entraînant le mal-être de l'autre avant de déboucher sur une situation de crise.

- Chacune des filles a eu d'énormes difficultés à être confrontée aux autres, réagissant douloureusement à la situation tout en l'exprimant selon sa personnalité et sa problématique. Ainsi, l'excitation de Séverine, la souffrance de Luisa, la colère sourde de Wengela ou celle explosive d'Hélène semblent avoir affecté profondément les autres. On peut y percevoir l'escalade de la détresse individuelle et une forme de cycle infernal : plus l'une va mal, plus les autres sont enfermées dans leurs propres difficultés et leur douleur, allant ainsi plus mal encore.
- Les diverses situations conflictuelles entre jeunes ou entre jeune et adulte n'ont pas été de simples querelles, elles furent l'expression de souffrances et de besoins particuliers qui ont déstabilisé le groupe et fait émerger des angoisses profondes chez les unes et les autres, angoisses qui n'ont pas pu être apaisées par le groupe, bien au contraire. Le fait d'être hors du foyer n'a pas permis aux filles de se rassembler, d'avoir un « esprit de corps » ou d'établir un projet collectif qui aurait pu faire la cohésion du groupe. Pourtant, elles ont été incapables de se séparer – ne serait-ce que pour profiter de leur temps libre – car elles ne pouvaient pas prendre de la distance avec leurs camarades, ni avec l'éducatrice que chacune d'elles, au contraire, a sollicitée à sa manière. Le groupe est insupportable mais pourtant, il n'est pas question d'en sortir.
- On remarque que chacune des jeunes m'a fortement interpellée en diverses occasions au cours de cet après-midi-là : conflits ouverts, transgression, mise en danger... sont autant de passages à l'acte qui demandent à être décodés. Ce sont, en effet, des messages loin d'être anodins, destinés à exprimer leur désarroi et à lancer un appel au secours. En adoptant le point de vue de Bion, on peut considérer la place de l'adulte comme centrale puisque, selon lui, l'animateur institutionnel est le leader du groupe dont il catalyse à ce titre les besoins et les ressources. On peut alors considérer qu'en multipliant les attaques, les adolescentes ont interrogé ma place dans le groupe et ma capacité à la tenir.

Cette multiplication de situations de crise m'a parue révélatrice d'un malaise ressenti par les adolescentes au sein du groupe. Lorsqu'elles sont avec leurs camarades et particulièrement hors des murs du foyer, il semble que ces jeunes filles soient soumises à des tensions insupportables dont les évènements décrits plus hauts ne sont que les symptômes. J'ai donc décidé d'orienter ma réflexion dans ce sens et de m'interroger sur les causes d'une telle multiplication de passages à l'acte.

Pourquoi y a-t-il eu ce jour-là autant de situations de crise dans ce groupe ?

VI. Hypothèses

Les difficultés personnelles et notamment psychologiques des jeunes filles ne font aucun doute, mais on ne peut se contenter d'expliquer ces multiples situations de crise en les considérant isolément et individuellement. Ma qualité d'animatrice me conduit à toujours considérer l'individu dans son environnement et particulièrement dans son environnement social. L'être humain est grégaire, il vit en interrelations et en interactions avec son entourage. C'est donc à travers ce prisme que j'aborderai cette problématique, en essayant de comprendre ce qui, dans la relation aux autres, a pu provoquer autant de passages à l'acte cet après-midi là. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer ce fait :

- Il faudra dans un premier temps, considérer les problématiques individuelles et supposer que l'instabilité psychique de chacune des adolescentes serait trop importante pour qu'elle puisse supporter celle de ses camarades qui la renvoie à leur propre désarroi. A ce titre, c'est la confrontation à l'autre qui est douloureuse dans ce groupe. En situation de souffrance, la seule issue pour les jeunes filles serait alors de provoquer le conflit. Les difficultés individuelles rendent le contact avec les autres périlleux, en menaçant

l'équilibre psychique précaire de chaque adolescente. C'est la confrontation de personnes fragilisées qui serait à l'origine de ces évènements.

- La seconde hypothèse est que ces jeunes filles pâtissent du groupe parce que celui-ci ne serait pas en capacité de les sécuriser. Le groupe, en souffrance, ne permettrait pas à chacune des adolescentes d'évoluer dans une sphère suffisamment rassurante et contenant. C'est « l'entité groupe » qui provoquerait ces tensions.
- La troisième approche interroge la place et le rôle de l'adulte dans de telles conditions. On voit bien que c'est contre lui que se décharge l'agressivité et on peut lui attribuer une part de responsabilité. Ne répondant pas forcément de la manière attendue par les jeunes filles, l'adulte déclencherait ces situations de crise.

1. La confrontation de personnes fragilisées serait à l'origine de ces situations de crise

J'ai montré, au cours de la présentation individuelle des adolescentes, à quel point elles sont fragilisées : histoire personnelle douloureuse, soumission à la violence physique et/ou psychique, maladie mentale... sont leur lot commun. A cause de ces parcours chaotiques, elles sont toutes les quatre particulièrement sensibles à l'angoisse qu'il faut bien percevoir comme « une sensation pénible de malaise profond, d'extrême inquiétude, déterminée par l'impression diffuse d'un danger vague, imminent, devant lequel on reste désarmé et impuissant »².

Pour Serge Boimare, provoquer le conflit permet de se décharger de l'angoisse mortifère, de faire exister au dehors ce qui est insupportable de garder au dedans. Les souffrances individuelles seraient exacerbées par le contact avec d'autres personnes carencées : ravivées au contact de leurs camarades, est-ce que ce sont les fragilités psychiques qui provoquent ces situations de crise ?

Dans les circonstances décrites, on perçoit clairement la violence chez chaque jeune fille et on peut supposer qu'il leur est difficile de se trouver face à celle d'autrui. Est-ce que se trouver confrontée à la violence des autres déclenche une angoisse tellement insoutenable qu'elle entraîne les situations de crise ?

- Ravivées au contact de leurs camarades, est-ce que ce sont les fragilités psychiques qui provoquent ces situations de crise ?

Vivre avec d'autres personnes ayant des difficultés, certes différentes, mais toutes aussi prégnantes, renvoie chacune à ses propres tourments. Non seulement la situation personnelle a nécessité le douloureux éloignement de la famille, mais le placement oblige chaque jeune à se retrouver face à d'autres personnes carencées. Le malheur de l'une ne permet nullement à l'autre de prendre de la distance par rapport à sa propre souffrance mais, au contraire, stigmatise davantage ses difficultés. Lorsque Luisa fait mine de se jeter sous les roues d'une voiture, elle rappelle à Hélène sa propre envie de mourir et sa peur de la folie. Percevoir la détresse de Wengela lorsqu'elle évoque sa solitude ne permet pas à Séverine de relativiser sa situation mais au contraire amplifie l'amertume de son placement : ses parents sont vivants et ne sont pas capables de s'occuper d'elle. Ainsi, lorsque chacune des jeunes filles va bien, évoluer dans ce groupe reste possible. Par contre, en cas de crise, chaque adolescente est renvoyée à sa propre détresse. A ce titre, être avec les autres représente pour chacune un risque : celui de se voir, à tout moment, envahie par leurs angoisses, alors même qu'une énergie considérable est déjà déployée pour lutter contre sa propre anxiété.

L'enfant, explique le psychanalyste français Pierre Kammerer, apprend qu'il ne peut maîtriser ses objets d'amour (d'abord sa mère puis son père et toutes les personnes source de vie et d'amour qui l'entourent). Mais que, parce qu'il garde en lui des représentations de leur relation, il peut traverser l'épreuve de leur perte, de leur absence, faire le deuil de la maîtrise de ses objets d'amour. Par contre, les objets d'amour ont pu laisser l'enfant sans ces représentations structurantes lors des séparations. Dans d'autres cas ils lui ont imposé une relation trop angoissante : d'une part en le « laissant tomber », dans une forte angoisse d'abandon, d'autre part dans une omniprésence écrasante, sans tenir compte de ses besoins spécifiques, lui faisant alors courir le risque d'être anéanti ou chosifié. Quand, bien plus tard, l'environnement social s'écroule ou qu'un nouvel objet

² Norbert SILLAMY, *Dictionnaire usuel de psychologie*, Bordas

d'amour disparaît, le sujet, carencé, retrouve ses angoisses passées de manière aussi prégnante. Pour éviter de se retrouver à nouveau confronté à cette douleur de la perte, l'individu se défendra en se repliant sur lui-même, en s'isolant. Mais en n'ayant pas d'objet d'amour, il se condamne à ne pas être lui-même objet d'amour et donc à vivre dans l'illusion de sa capacité à être seul, sans besoin de rien ni personne, tel Narcisse. Les autres ne peuvent donc plus être que des miroirs chargés de lui renvoyer cette image, mais sont à ce titre indispensables. Or, lorsqu'ils ne remplissent pas leur rôle, l'angoisse de voir basculer l'image de soi-même survient et entraîne la dépression. Quand Hélène est confrontée à la détresse de Luisa et à son besoin d'être soutenue, elle est renvoyée à sa propre souffrance. Wengela, avec son incapacité à établir une réelle relation d'échanges et de confiance, montre aussi sa fragilité narcissique, tout comme Séverine qui est prête à tout pour « paraître ».

Le mythe de Narcisse explique comment ce jeune homme, devenu amoureux de sa propre image, est mort sans pouvoir détacher son regard de celle-ci. Le narcissisme est une étape indispensable dans le développement de la personnalité : il faut se trouver beau, s'aimer pour ensuite pouvoir transférer une partie de cet amour vers les autres. A l'adolescence, avec la puberté et les modifications corporelles mais aussi avec l'abandon des idéaux infantiles et notamment parentaux, le narcissisme de l'individu est fortement questionné : comment aimer ce nouvel être qui émerge de soi ? Est-il aimable ? S'aimait-il avant et peut-il donc s'appuyer sur cet amour ? Le regard des autres et notamment des pairs, l'identification à un autre semblable, sont constructifs du narcissisme. Or on le voit bien ici, les failles narcissiques sont béantes pour chacune de ces jeunes filles. Elles ne peuvent trouver chez les autres de quoi réhabiliter leur image, d'éléments constructifs propres à ce que cherchent et généralement trouvent les adolescents dans les groupes auxquels ils appartiennent.

Luisa n'est pas soumise à la détresse de ses camarades qui ne provoque, du fait de sa maladie mentale, aucune empathie de sa part. Par contre, dans un temps donné, si une éducatrice est en relation privilégiée avec une autre jeune, soit parce que celle-ci a besoin de soutien, soit parce que celle-là a des demandes particulières ou simplement parce qu'elle plaisante avec les adolescentes présentes, Luisa a tendance à se réapproprier l'intérêt de l'adulte souvent par le passage à l'acte. Lorsqu'elle se précipite pour traverser la rue sans s'assurer de l'absence de véhicules, elle oblige l'adulte à focaliser son attention sur elle, à ne plus porter le même intérêt à ses camarades. Si elle n'est pas la seule à être d'une jalousie extrême – Wengela et, dans une moindre mesure, Séverine ont beaucoup de mal à ne pas regarder ce dont disposent les autres et à ne pas souffrir en pensant compter moins que l'autre – elle est la seule à mettre sa vie en danger pour parvenir à ses fins. Luisa n'agit pas ainsi dans le but unique qu'on s'occupe d'elle, elle le fait pour tenter de conserver la maîtrise des événements : quitte à ce qu'il y ait crise, elle veut croire qu'elle peut en garder le contrôle..

On peut donc affirmer qu'être confronté à d'autres jeunes filles fragiles psychologiquement renvoie chacune à ses difficultés, ravive leur souffrance et que c'est pour se libérer de cette angoisse que les adolescentes posent des actes.

- Se trouver confrontée à la violence des autres déclenche-t-il une angoisse insoutenable au point d'entraîner les situations de crise ?

Chaque jeune du groupe a été victime de violence sous différentes formes : violence psychique ou physique ; violence familiale ou violence de la guerre, violence de la prostitution ou celle du viol collectif... Insupportable, cette violence doit être expulsée et s'exprime sous diverses formes : agressivité qui se manifeste le plus souvent lors des conflits, autodestruction avec son lot d'actes suicidaires, de mutilations et de mise en danger, mais aussi maladie mentale. Incapables de mettre des mots pour dire leur souffrance, ces adolescentes la traduisent en actes. Les traumatismes subis n'ont pu être dépassés parce que la parole n'a pas été possible empêchant alors leur symbolisation et restant inscrits dans le fantasme. Or ce fantasme, réactivé lors d'une nouvelle confrontation à la violence, peut provoquer une angoisse considérable qui ne peut pas toujours être contenue et finit par exploser. Pour Kammerer, « dans la pathologie du narcissisme, le passage à l'acte apparaît comme le dernier recours face à la dépression »³. Précisément, les adolescentes placées au foyer CLE souffrent de terribles failles narcissiques : c'est le cas de Séverine terrorisée à l'idée de passer pour ce qu'elle n'est pas – « une intello », celui d'Hélène confrontée à sa peur de la folie, celui de Wengela incapable de s'estimer suffisamment importante pour compter aux yeux d'un autre, et c'est évidemment le cas de Luisa qui n'a jamais pu construire sa personnalité dans l'altérité et qui n'a donc jamais élaboré d'image valorisée d'elle-même. Prises dans une situation angoissante, où leur fantasmes sont réactivés et où elles perçoivent le péril d'implosion qui les menace, ces adolescentes ne peuvent exprimer leur désarroi que par le passage à l'acte.

³ Pierre KAMMERER, *Adolescents dans la violence*, Gallimard, p. 79

Le passage à l'acte est en effet, un système de défense mis en place pour compenser la fragilité narcissique dont souffre chacune de ces jeunes filles. Winnicott a défini « la position dépressive dans le développement affectif normal » en expliquant que le petit enfant attaque sa mère dans des phases de colère mais sans faire de distinction entre ses fantasmes et la réalité. Pour lui, la mère frustrante et la mère apaisante ne sont pas la même personne. En grandissant, il va se rendre compte que la mère agressée et la mère affectueuse sont la même et que cette mère a pu survivre à ses attaques, restant même aimante et disponible. Il va alors apprendre, si sa mère est suffisamment bonne pour le lui permettre, qu'il y a une distinction entre la réalisation fantasmée et la réalisation effective. Désespéré d'avoir ainsi agressé sa mère, l'enfant va vivre des périodes de dépression, angoissé à l'idée que sa mère risque ne plus l'apaiser et lui fasse subir des représailles. Pris entre ce qu'il ressent comme bon et protecteur et ce qui lui semble maléfique et destructeur, l'enfant va trouver la solution : celle d'élaborer des fantasmes de « réparation ». Il se rassurera en fantasmant qu'il peut faire à sa mère suffisamment de bien, d'abord en intention, puis en réalité pour réparer le mal qu'il aurait pu lui faire. Il sera alors en capacité de continuer à se construire une bonne image de lui à travers son regard à elle. En cas d'incapacité de la mère à répondre correctement à ces attaques, l'enfant n'apprend pas à différencier ses fantasmes de leurs effets dans la réalité et son agressivité lui paraît rester dangereuse pour ses objets d'amour, c'est-à-dire les personnes dont il souhaite être aimé. Il est obligé de maintenir des défenses rigides : le déni et le clivage de l'objet ou du moi. Incapable de croire en sa capacité à faire du bien à ceux qu'il aime, il ne peut croire dans la bonté de ceux-ci à son égard. Il ne lui reste alors que deux solutions : d'une part nier son agression et sa culpabilité ou, d'autre part, cliver le monde qui l'entoure entre les « bons » qu'il évite de peur de leur faire mal et les « mauvais », persécuteurs, dont il n'attend rien de bon et qu'il peut attaquer sans risque de perdre quelque chose. La psychologue de l'équipe a souvent évoqué cet aspect chez Séverine pouvant, par exemple, sombrer dans une grande déprime lorsqu'elle est recadrée, niant farouchement sa responsabilité puis oubliant complètement l'incident et trouvant toute sanction injustifiée. Elle ne peut dépasser le stade de la dépression qu'en niant ce qui s'est passé.

Outre cette défaillance de la mère, d'autres conditions peuvent conduire au clivage. Pour Winnicott, ces situations se déroulent en trois étapes : d'abord le sujet, confronté trop longtemps à un risque d'effraction extérieur ou par une excitation affolante venant de l'intérieur, épuise ses capacités à se défendre et atteint alors un état de détresse. C'est notamment le cas dans les situations de viol collectif ou dans les guerres. Du fait de bonnes expériences précédentes, le sujet conserve l'espoir d'être secouru, comme lorsque l'enfant affamé reçoit enfin l'objet nourricier source d'amour. Parfois ce second temps est soumis à condition et l'objet de secours n'intervient que si est établi un « contrat narcissique » qui commande au sujet de renvoyer soit une image idéalisée, soit de donner une contrepartie. Si dans l'état de détresse, l'objet secourable n'est pas adapté au danger ou si tout simplement il ne se présente pas, l'espoir meurt et le sujet ne peut plus concevoir de liens aux autres, ne trouvant qu'une solution, celle de se couper de la partie de lui-même qui vit l'expérience désespérante. Winnicott parle alors de terreurs agonistiques alors que Freud avait parlé d'effroi. Si le sujet ne ressent alors plus cette partie qu'il a laissé de côté, elle est toujours présente et souffrante, menaçant de surgir à chaque fois qu'une situation présente des caractéristiques similaires à la première. Le sujet vit alors dans la hantise d'être à nouveau soumis à ce traumatisme et va mettre en place divers systèmes de défenses : tenter inconsciemment de reproduire la situation pour enfin pouvoir en maîtriser quelque chose, ou appauvrir sa sensibilité et ses relations pour établir une protection contre cette résurgence.... Quoiqu'il en soit, chaque fois que les circonstances réactiveront le traumatisme, l'angoisse ressurgira, risquant de submerger l'individu, à qui il ne restera pour se défendre qu'une solution : l'attaque et donc le passage à l'acte. Or, l'attitude de Luisa peut réactiver des situations de désespoir chez Wengela ou Hélène. Dans la psychose, l'autre n'existe pas comme sujet, comme être humain. C'est un objet dont le malade ne tient aucun compte si ce n'est pour l'utiliser à assouvir ses désirs. Luisa n'a aucune conscience de ce qu'elle peut faire vivre à l'autre et lorsqu'elle déprime, pleure ou se mutile, elle peut le faire devant ses camarades sans aucune pudeur. Sa violence est le plus souvent dirigée contre elle-même mais elle est profondément ressentie par les personnes qui l'entourent. Si dans certains cas sa souffrance peut toucher les autres adolescentes, en d'autres occasions elle les submerge par son inhumanité. C'est particulièrement vrai lorsqu'elles sont elles aussi en situation de détresse. Remises en position d'objet, déshumanisées, de manière identique à celle que décrivent bien souvent les victimes de viol ou de guerre, cette attitude réactive chez Wengela et Hélène des situations insupportables.

On voit bien comment se retrouver confronté à la violence est douloureux, ravive des traumatismes et provoque de l'angoisse. La fragilité narcissique de chacune de ces jeunes filles ne leur permet pas de dépasser les situations d'angoisse. La détresse provoque le passage à l'acte, celui-ci – expression violente de l'angoisse – engendre donc de l'anxiété pour les autres. Prises dans un cercle infernal, ces jeunes filles ne peuvent s'extraire de leurs difficultés psychologiques. La confrontation à celles des autres peut rendre la cohabitation dangereuse

pour leur équilibre psychique, les obligeant alors à décharger l'angoisse : là où les mots ne peuvent s'exprimer, ce sont les actes qui se donnent à voir.

2. Le groupe en tant qu'entité pourrait provoquer ces situations de crise

Il existe de multiples définitions du groupe selon le champ d'investigation utilisé. Ainsi, sociologues, psychosociologues ou psychologues proposent diverses approches au sein même de leur spécialité. En psychologie, le groupe est plus que la somme des individus qui le composent : « c'est un ensemble structuré de personnes s'influçant réciproquement et formant une entité organique capable de déterminer la conduite des individus qui le composent »⁴. Pour des chercheurs d'orientation psychanalytique comme D. Anzieu ou W. R. Bion, le groupe a deux niveaux : celui de l'évident, du manifeste et du rationnel et celui de l'inaperçu, de l'inconscient, de l'affectif. Freud établit un parallèle entre la construction d'un groupe et celle d'un individu : entité psychologique à part entière, le groupe recevrait les attentes, les fantasmes et les angoisses de chaque participant mais générerait également ses propres angoisses, ses fantasmes spécifiques. Pour se protéger, le groupe établirait lui-même ses propres défenses, protégeant par là-même chaque individu des angoisses personnelles.

Pour Anzieu, « le groupe est la mise en commun des images intérieures et des angoisses des participants »⁵. Ainsi, au-delà des difficultés individuelles, on peut s'interroger sur la capacité du « groupe du bas » à se protéger et donc à protéger chacun de ses membres, alors même qu'à l'adolescence, sa fonction est particulièrement importante par son rôle dans la construction identitaire de chaque individu. Au regard des situations de crise vécues cet après-midi là, on ne peut que s'interroger sur le fonctionnement de ce groupe. Joue-t-il son rôle constructeur et protecteur pour ces jeunes filles ? Est-ce que c'est parce qu'il n'est pas suffisamment constructeur et protecteur de ses membres que les situations de crise sont apparues ?

En allant plus loin, on peut même se questionner sur la construction du groupe et mettre en doute sa structure psychique. Est-ce la défaillance du groupe qui conduit à ces situations de crises ?

- Est-ce que c'est parce qu'il n'est pas suffisamment constructeur et protecteur de ses membres que les situations de crise sont apparues ?

Pour Bion, « toute personne en capacité de percevoir tant soit peu la réalité, a tendance à former – consciemment ou inconsciemment – un jugement sur l'attitude de son groupe envers elle »⁶. La situation de groupe interroge toujours l'individu sur sa propre identité et sur ce qu'en perçoivent les autres. Le regard de l'autre questionne sa propre identité, chaque membre étant alors face à lui-même. « Qui suis-je ? » Et cette question est pour l'être humain la plus difficile à poser et à assumer, tout spécialement à l'adolescence.

A l'adolescence, le groupe a pour fonction de construire le narcissisme, de permettre l'identification projective, c'est à dire de trouver chez l'autre des traits de caractère, des éléments de personnalité auxquels le sujet souhaite ressembler. Si les idoles occupent bien sûr cette fonction, le groupe l'a aussi fortement. C'est en son sein que le jeune homme ou la jeune fille vont expérimenter d'autres attitudes, d'autres valeurs. C'est en y prenant des modèles qu'ils vont pouvoir être renforcés sur le plan narcissique. Or, nous avons constaté plus haut à quel point chacune des adolescentes souffrait à la fois de failles narcissiques importantes et de l'impossibilité de trouver un réconfort auprès des autres. Elles ne peuvent découvrir de modèles chez les autres, pas plus qu'elles ne peuvent servir de modèles à leurs camarades. Nous verrons plus loin, de manière plus précise, leurs difficultés à pouvoir s'identifier à l'adulte : d'une part leader du groupe, modèle par excellence de l'adolescent, et d'autre part figure parentale, typiquement attaquée par les adolescents mais particulièrement dégradée pour les jeunes filles placées au foyer CLE.

Dans les groupes, on trouve également les pensées imaginaires conscientes et inconscientes de chaque individu, mais aussi celles, collectives, du groupe lui-même que sont les fantasmes. Ceux-ci, basés sur l'imaginaire, sont inspirés par le désir ou par la crainte. Le fantasme peut être conscient, et corriger une réalité insatisfaisante par une sorte de rêverie ; il peut aussi être inconscient et s'exprimer dans les rêves, les lapsus et autres manifestations de l'inconscient. Par le refus de mettre ses lunettes, Séverine exprime au grand jour son fantasme d'être prise pour ce qu'elle n'est pas, parce que le groupe lui a laissé croire qu'il était possible que cela

⁴ Norbert SILLAMY, *op. cit.*

⁵ Didier ANZIEU, *Le groupe e l'inconscient*, Dunod, p. 31

⁶ Wilfred R. BION, *Recherche sur les petits groupe*, PUF, p. 25

arrive. Un groupe sécurisant n'aurait pas permis de tels doutes. De la même manière, lorsque Séverine ou Wengela m'accuse de décider arbitrairement des règles (pourtant énoncées par l'équipe), elles évoquent, en leur nom mais aussi au nom du groupe, leur peur, la peur du groupe, de la toute-puissance de l'adulte – dont toutes ont été victimes d'une manière ou d'une autre (mère intrusive, soumission physique et psychique...). L'incapacité du groupe à contenir ses propres fantasmes et ceux de ses membres est donc flagrante et significative de son impuissance à assurer un rôle protecteur pour chacune des adolescentes.

Pour D. Anzieu, la présence d'autrui en quantité à la fois multiple et restreinte éveille chez l'individu une angoisse de type particulier, celle de l'unité perdue, du moi brisé ; elle fait ressurgir les fantasmes les plus anciens, ceux du démembrement. « Le groupe ramène l'individu très loin en arrière, là où il n'était pas encore constitué comme sujet, là où il se sent désagrégé »⁷. Si aucune cohésion n'existe, soit grâce à un but commun, soit grâce au rassemblement affectif autour d'une même personne, le groupe expose ses membres à une représentation très concrète de la dissémination des diverses parties du moi. Or, nous l'avons vu, d'une part les adolescentes n'ont ni objectif, ni investissement affectif partagé envers qui que ce soit alors que d'autre part, elles sont toutes extrêmement fragilisées sur le plan psychique et à ce titre particulièrement sensibles aux angoisses archaïques.

A plusieurs reprises, les jeunes filles ont posé des actes forts et significatifs de leur détresse. En situation d'angoisse, elles ont été obligées de projeter leur anxiété, de la donner à voir. Ces gestes peuvent être décodés comme des messages d'alerte, des appels à l'aide pour réguler leur pression intérieure. Ces passages à l'acte sont le signe incontestable que le groupe n'a pas tenu son rôle. Pour J. Lacan, ils témoignent de la fuite devant un choix imaginaire impossible : la castration ou la mort ; ils célèbrent la pulsion de mort et la haine, même s'ils tentent aussi, désespérément, une position de maîtrise. Le groupe a pour fonction de lutter contre les pulsions de mort et d'impulser au contraire des pulsions de vie. Or, pour ces jeunes filles, être en groupe ne permet pas de bâtir, de créer, de vivre des expériences positives. Alors qu'elles auraient pu décider d'une activité de loisirs particulière, proposer de faire quelque chose avec ou sans adulte, elles n'ont formulé aucune demande, refusant même de bénéficier de leur temps libre, se contentant de me suivre au sens propre comme au figuré. Le groupe a été incapable de trouver les ressources qui auraient permis de relancer une dynamique constructive. Englué dans le marasme, il n'a pas pu mettre en place de mécanisme de défense qui aurait offert une porte de sortie à ses membres.

On voit bien que le « groupe du bas » n'est pas propice à la construction psychologique des jeunes filles, pas plus qu'il n'est en capacité de les protéger des angoisses qui circulent. Son incapacité à tenir son rôle laisse penser que les situations de crise connues ce mercredi après-midi-là seraient provoquées par l'impact du groupe sur les adolescentes. A voir les défaillances de cette « entité-groupe », on peut même s'interroger sur sa nature exacte.

- Est-ce la défaillance du groupe qui conduit à ces situations de crises ?

Ces jeunes filles vivent ensemble, et à ce titre forment incontestablement un groupe de vie au foyer. Toutefois, J. Maisonneuve complète sa définition de la dynamique des groupes en mettant en garde : « on ne saurait toutefois parler de « groupe » à partir des seuls facteurs de proximité, de ressemblance et d'interrelations ; celles-ci ne prennent un sens collectif qu'à l'intérieur d'une structure – tantôt préalable, tantôt émergente – qui régit le jeu des interactions et implique, à un niveau plus ou moins conscient, un but, un cadre de référence et un vécu communs »⁸. Maisonneuve évoque là les éléments de cohésion d'un groupe, ce qui fait de lui plus que la somme des individus qui le composent. Certes on peut évoquer un cadre de référence commun pour ce groupe de jeunes filles, celui de l'institution et du placement mais on ne peut leur trouver ni un but conjoint, de même qu'on ne peut pas considérer – hormis en de fort rares exceptions – qu'elles aient un réel vécu commun ; tout au plus pourrait-on parler de vécu côte à côte. Il ne faut pas oublier l'origine de ce groupe : celle de placements éducatifs, source de souffrance pour ses membres. Il s'agit d'un groupe contraint qui repose uniquement sur l'acceptation des jeunes de vivre au foyer CLE, jeunes qui souhaitent majoritairement pouvoir en partir le plus rapidement possible. Sous cet angle, si on veut considérer ce groupe comme tel, on ne peut toutefois pas l'aborder selon l'angle de la dynamique des groupes proposée par le psychosociologue.

⁷ Didier ANZIEU, *op. cit.* p.44

⁸ Jean MAISONNEUVE, *op. cit.* p. 21

La notion de « face à face » dans la définition de la dynamique des groupes⁹ proposée par Maisonneuve est également très importante à prendre en compte dans ce groupe-là. A cause de leurs difficultés psychologiques, les jeunes filles sont incapables d'être en situation d'interdépendance et d'interaction dans le groupe, ou plus exactement, comme on l'a constaté plus haut, leurs relations ont souvent un caractère pathogène. De plus, la présence de Luisa empêche la situation de face à face. Son caractère psychotique ne reconnaît pas l'existence de l'autre comme sujet. On peut donc dire que tous les membres du groupe n'existent pas psychologiquement les uns pour les autres, annihilant ainsi la capacité du groupe à exister dans sa dimension psychique.

Pour D. Anzieu, la présence dans un groupe d'une personnalité perturbée, à la limite de la psychose, avec des angoisses et des fantasmes sous-jacents très archaïques, diffuse dans le groupe une telle angoisse d'abandon qu'elle devient ou le leader tyrannique du groupe, ou celle à qui le groupe inflige réellement l'abandon qu'elle redoute. Tout montre que Luisa n'est pas leader dans ce groupe et, que si le cadre du foyer empêche qu'elle soit exclue physiquement, elle n'est pas intégrée dans ce groupe. Malgré leurs différences, leur souffrance, voire parfois leur antagonisme, Séverine, Wengela et Hélène peuvent, de temps à autre, être en interrelation. Luisa jamais. Luisa n'appartient pas au groupe, puisque pour elle il n'existe pas. Elle interdit même qu'on puisse parler de groupe puisque « les adolescentes du bas » ne constitue pas un groupe au sens psychosociologique et encore moins au sens psychologique du terme.

Anzieu a permis une avancée considérable dans la compréhension des phénomènes inconscients qui régissent les groupes. Il fait une analogie entre le rêve et le groupe en s'appuyant sur la première grande découverte de Freud : le rêve nocturne est la réalisation hallucinatoire du désir. Il dit d'abord que le groupe, comme le rêve, se produit dans un état de désinvestissement maximum de la réalité : la réalité extérieure se trouve suspendue, mise entre parenthèses. De la même manière, le groupe et le rêve provoquent une triple régression : chronique (la situation groupale ravive chez ses membres la blessure narcissique, comme au cours de la petite enfance), topique (le groupe devient pour les membres le substitut de l'objet d'amour perdu) et formelle (les modes d'expression sont proches de ceux utilisés dans la toute petite-enfance). C'est parce que le groupe permet la réalisation hallucinatoire du désir qu'il fédère ses membres. Les individus ont alors, à certains moments, un sentiment d'euphorie lié à la satisfaction de se sentir dans un bon groupe. Cette impression, qu'Anzieu définit comme *l'illusion groupale*, implique que le groupe soit érigé comme objet libidinal, sur lequel se projettent les pulsions de vie. Pour lui, l'existence psychique du groupe passe nécessairement par des phases d'illusion groupale. Il est difficile de déceler, dans ce groupe de jeunes filles, la formation d'illusion groupale. L'équipe éducative tente d'y apporter des pulsions de vie, notamment en essayant de rendre les repas conviviaux ou en proposant des activités, mais elle ne peut pas l'envisager comme entité, en le pensant au cours des réunions d'équipe.

Pour R. Kaës, un groupe ne peut se protéger que s'il se construit un appareil psychique groupal, étayé à la fois par les appareils psychiques individuels et par la culture environnante qui fournit des représentations collectives du groupe. Kammerer développe quant à lui la notion de *mère-environnement*, selon laquelle c'est le lieu de vie qui va permettre à l'adolescent carencé de nourrir son narcissisme. « L'institution doit permettre le chevauchement entre ce que l'enfant fantasme de bon à rencontrer et ce qu'elle-même lui apporte »¹⁰. C'est le cadre du foyer qui garantit une certaine sécurité en protégeant les jeunes filles sur divers plans : socialement, physiquement et psychologiquement. Ainsi, le contact avec le monde extérieur est restreint, limitant le regard notamment masculin et protégeant des pulsions hétérosexuelles envahissantes. Les règles sont précises et distinctement énoncées alors qu'au plan symbolique les interdits sont clairement posés, permettant ainsi la sécurité physique et psychique de toutes. Si ce groupe en tant qu'entité ne peut ériger ses propres défenses, son ancrage institutionnel lui fournit un cadre étayant et protecteur. En bouleversant cet équilibre, l'ouverture au monde a probablement joué un rôle anxiogène supplémentaire, impossible à réguler par le groupe.

W. R. Bion a défini sept conditions pour parvenir à ce qu'il nomme « un bon esprit de groupe », qui donnent des outils d'analyse de ce qui se passe dans le groupe. La première condition étant que les membres aient un objectif commun, on voit clairement qu'on ne peut pas parler de groupe dans son cadre de référence.

Au regard de ces différentes approches, on constate qu'il n'y a pas réellement de groupalité ; tout au plus pourrait-on parler de groupalité en souffrance. L'entité groupe, comme construction psychique, n'existerait que parce que sa dimension institutionnelle lui donne une cohésion, une histoire, des codes et des règles et lui fournit même des leaders en la personne des éducatrices. Par contre, la maladie mentale, l'impossibilité de ses

⁹ cf. p.6

¹⁰ Pierre KAMMERER, *op. cit.* p. 79

membres à l'investir comme objet libidinal et à favoriser l'illusion groupale rend impensable l'existence du groupe comme entité psychique.

Inexistant psychiquement, le groupe n'est pas en capacité de contenir les angoisses des adolescentes, pas plus qu'il ne peut se protéger d'être confronté au monde extérieur. Les filles qui le composent ne peuvent donc pas y évoluer en sécurité et bénéficier de sa protection. Sorties du cocon protecteur qu'est le cadre du foyer CLE, confrontées au « groupe du bas » dans lequel il n'existe pas d'esprit de corps capable de les contenir, mais des fantasmes d'anéantissement, les jeunes filles interpellent l'adulte, l'obligent même à s'ériger en rempart extérieur contre le déferlement de leurs angoisses internes en provoquant des situations de crise.

3. L'adulte déclencherait ces situations de crise

Puisqu'à défaut d'existence d'un groupe psychique sain, il existe quand même un groupe institutionnel, il faut réfléchir au leadership qui s'y développe. Après avoir abordé l'impact des difficultés individuelles, puis celui du groupe dans les situations de crise, il semble indispensable de réfléchir à la responsabilité de l'adulte que Bion considère comme le leader du groupe par sa position institutionnelle. Est-ce la défaillance du leader qui conduit à ces situations de crise ?

Les jeunes filles placées au foyer CLE ont toutes été victimes des défaillances des adultes, défaillances réelles ou fantasmatiques. Au cours de cette période cruciale de l'adolescence, elles réinterrogent l'adulte pour vérifier sa capacité à tenir son rôle et sa place. Est-ce parce que l'adulte ne répond pas à leurs attentes que ces adolescentes ont provoqué des situations de crise ?

• Est-ce la défaillance du leader qui conduit à ces situations de crises ?

A partir du postulat de W. R. Bion, on considérera ici l'éducatrice comme leader du groupe par son statut professionnel et sa position institutionnelle. Pour ce psychanalyste anglais, le leader est un catalyseur des besoins et des ressources du groupe. Selon cette lecture, on peut supposer que c'est parce que je n'aurais pas été en capacité de déceler les besoins ou de stimuler les ressources du groupe que ses membres auraient été confrontés à l'angoisse, avec comme seule échappatoire de déclencher des situations de crise, censées m'alerter.

Encadrer ce groupe de jeunes filles implique une double responsabilité au plan symbolique : d'une part, pouvoir représenter un modèle d'identification propre aux besoins des adolescentes et d'autre part se trouver en position de leader comme un « idéal du moi » tel que Freud l'a décrit. L'idéal du moi participe du narcissisme, et alimente l'individu : « La maîtrise de soi, la noblesse du don et le contrôle des décharges destructrices et prédatrices font partie de l'idéal du moi de tous les adolescents, même s'ils désespèrent d'y être fidèles »¹¹. Or, je ne peux assurer avoir été, tout au long de l'après-midi, un modèle de maîtrise de soi ! Peut-être ai-je pu participer à l'angoisse des jeunes filles en ne délivrant pas, exactement à temps, la meilleure réponse. J'ai d'abord laissé se développer l'angoisse de Séverine en ne la rassurant pas tout de suite sur son image et en permettant au conflit de s'installer, provoquant alors l'anxiété pour Hélène et Wengela. Juste après cet incident, il aurait peut-être fallu arrêter fermement Luisa lors de son arrivée dans le minibus et lui défendre catégoriquement de continuer à pleurer (ce qui arrive à la stopper et à la faire partir sur autre chose), relançant, sans attendre l'arrivée en ville, une dynamique positive. Ces défaillances, pourtant ponctuelles, ont probablement contribué à alimenter l'angoisse des adolescentes et ont nécessité une énergie considérable pour être rattrapées : contenir les jeunes filles, gérer au mieux leurs passages à l'acte, reprendre avec chacune les gestes posés, tout cela a alors permis aux jeunes filles de se rassurer.

Pour Weber, il existe trois types de leaders : charismatique, traditionnel ou démocratique. Le leadership développé par les éducatrices du foyer ne donne pas de place à la démocratie, puisque c'est d'une part grâce à la frustration que les adolescentes vont se construire et d'autre part grâce à un cadre rigoureux et des règles précises qu'elles vont pouvoir se sentir en sécurité. Si chaque éducatrice exerce son leadership selon le mode traditionnel, c'est parce que de nombreuses situations risqueraient de faire dévier l'adulte de son rôle éducatif : le cadre et la distance instaurée permettent de limiter les parasites affectifs entre jeunes et adultes. Qu'il s'agisse de tentatives de « séduction », de sentiment réciproque de complicité entre une adolescente et une éducatrice ou au contraire d'un manque « d'atomes crochus », des garde-fous instaurés permettent d'éviter à l'adulte d'occuper une place qui n'est pas la sienne. Un leadership charismatique risquerait d'amoindrir cette distance en ne s'appuyant pas suffisamment sur le cadre. Par contre, le leader traditionnel crée des formes de dépendance :

¹¹ *Ibid.* p. 123

le groupe a des difficultés à fonctionner en son absence et peut ne pas être viable sans sa présence. Le refus des adolescentes de prendre leur temps libre ce jour-là peut être le signe de cette dépendance : certes il y a eu des passages à l'acte mais ils représentaient une solution préférable à celle de la fuite et de la rupture du lien avec l'adulte, à la solitude ou à la confrontation aux autres sources de danger. Selon cette thèse, dans ces circonstances, le leader n'aurait pas failli, il aurait permis « le moins pire » en étant le seul rempart à l'angoisse, en acceptant de la recevoir. J'aurais, en effet, pu imposer à chacune de prendre son temps libre et considérer qu'à leur âge elles devaient être capables de se prendre en charge. Devant leur désarroi, j'ai jugé préférable de leur permettre de rester en groupe, quitte à devoir gérer des événements compliqués.

Dans sa notion d'idéal du moi, Freud distingue le leader charismatique – qu'il est difficile de remplacer – et le leader traditionnel qui est un support du moi. La discontinuité du travail des éducatrices renvoie chaque jeune fille à ses carences affectives et un leadership basé sur le charisme rendrait insupportables les rotations dans l'équipe. Dans ce cas, le groupe serait dépendant d'une personne précise, et non pas, comme c'est le cas avec un leader traditionnel, grâce à la référence aux règles institutionnelles. Les changements d'éducatrices sont souvent mal vécus par les filles, qui bien sûr préfèrent telle ou telle personne, mais qui ont la garantie de garder une continuité dans le groupe : celle du cadre et du soutien qu'il leur apporte. A chaque fois que les adolescentes m'ont interpellée par leurs passages à l'acte, j'ai pu les contenir dans cet ancrage institutionnel et empêcher les situations de crise de faire exploser le groupe.

L'adulte, leader du groupe, est humainement soumis à des défaillances qui peuvent avoir des répercussions sur la vie collective. Il doit évidemment garder la maîtrise de ses propres émotions pour rendre son analyse de la situation pertinente et y apporter les réponses appropriées. Toutefois, en restant dans la position de représentant institutionnel, capable d'entendre et de prendre en compte la détresse des adolescentes, il est le garant de leur sécurité psychique et affective par la contenance du groupe. On ne peut pas considérer que seules les défaillances du leader ont entraîné les situations de crise mais on peut penser qu'elles ont eu leur part dans la propagation de l'angoisse, patriarcalement en début d'après-midi. C'est le repositionnement de chaque membre du groupe dans la logique institutionnelle qui a permis de minimiser leur influence et de sortir des situations de crise.

- Est ce parce que l'adulte ne répond pas à leurs attentes que ces adolescentes ont provoqué des situations de crise ?

A partir des travaux de Winnicott, Paul Fustier, professeur de psychologie, explique à quel point la relation primaire du bébé avec sa mère a des répercussions sur le développement : absence de dévotion maternelle primaire, incapacité à devenir une mère suffisamment bonne... provoquent une impossibilité pour l'enfant de se structurer autrement que dans l'illusion ou dans la toute-puissance, le laissant souffrir de manques affectifs. Fustier fait un parallèle entre la place de l'éducateur auprès de tels enfants et celle de la mère chez le nourrisson : les défaillances maternelles qui ont entraîné des carences dans le développement psycho-affectif du bébé peuvent être dépassées si l'enfant ou l'adolescent peut rejouer les expériences constructives de la personnalité auprès d'adultes structurés. Par exemple, lorsque chacune des jeunes filles provoque une situation de crise, elle décharge son angoisse sur l'adulte en l'attaquant. La capacité de celui-ci à supporter cette agression, à pouvoir y survivre, à rester disponible mais à la ré-aborder en demandant réparation va permettre d'apprendre à l'adolescente que ses fantasmes n'agissent pas dans la réalité et qu'ils ne représentent pas un danger pour l'autre ou pour elle-même. Si, à chaque fois qu'elles se trouvent dans une situation similaire, elles obtiennent des réponses identiques, elles auront l'opportunité d'intégrer la pensée qu'elles peuvent développer des relations avec autrui. Lorsqu'il a fallu reparler avec chacune des jeunes filles des actes qu'elles avaient posés, aucune d'elles n'a souhaité revenir sur le sujet et n'a apprécié de s'y voir contrainte. S'il n'y a pas eu de nouvelles explosions de violence, c'est parce que la conversation était exempte d'angoisse, les mots permettant de placer les actes au niveau symbolique. Par contre, j'ai bien senti qu'il n'était pas possible de reparler de l'après-midi en groupe, que cela aurait été à nouveau insupportable et générateur d'anxiété.

Les limites posées peuvent être difficiles à supporter mais ont du sens, répondent à des besoins. La frustration imposée par les adultes à l'enfant ou au jeune est, selon F. Dolto, source de castration symbolique puisqu'elle lui signifie que l'accomplissement de son désir, sous la forme qu'il voudrait lui donner, est interdit par la Loi. Lorsque Wengela cherche à acheter une coloration pour Hélène, je leur rappelle l'interdit de s'occuper des achats des autres et celui de modifier son apparence physique en dehors de la famille. C'est parce que je m'appuie sur le règlement du foyer, auquel je me soumetts moi-même, que cette frustration est acceptable.

Pour Fustier, les enfants carencés ont un vide affectif béant qu'ils cherchent à combler à tout prix, notamment en attendant de l'éducateur qui les prend en charge qu'il puisse les remplir d'amour par une position de mère toute dévouée. Incapables de se confronter à la moindre défaillance de cette imago maternelle, les jeunes accueillies au foyer sont extrêmement heurtées si l'éducateur ne tient pas cette place idéale. Or, il est impossible pour les éducatrices ou tout autre intervenant social de répondre à cette demande d'amour sans fond. Professionnels, les adultes doivent s'appuyer sur une certaine distance affective pour disposer du recul nécessaire à une bonne analyse des situations. C'est parce que l'équipe éducative souhaite maintenir des relations, les plus constructives et normales possibles, entre le jeune et sa famille que les colorations ne sont pas autorisées au foyer, c'est parce que les adultes sont soucieux de la santé des adolescentes qu'elles s'assurent de leur suivi médical... De la même manière, lorsque j'exprime à Luisa ma colère de la voir se mettre en danger, je lui signifie l'intérêt que je lui porte : ce sont mes émotions qui sont en jeu, et donc la sphère du privé. Professionnelle certes, mais humaine et donc sensible à ce que vivent les jeunes filles... sans pour autant tomber dans la sensiblerie, l'apitoiement ou le rejet qui seraient signes d'un manque de distance et d'une identification malvenue.

« La réussite d'une prise en charge par une relation d'accompagnement de la vie ordinaire n'est possible qu'à la condition que l'on prenne en compte son nécessaire échec, dans le deuil de l'idéal de la mère dévouée. »¹² Souffrant de carences affectives évidentes, les adolescentes placées au foyer cherchent probablement à combler leurs manques d'amour, que les éducatrices sont dans l'impossibilité de résorber. Par contre, en connaissant les limites de leur intervention et en étant attentives à ces jeunes filles, elles peuvent leur procurer d'autres choses : être à leur écoute et déchiffrer leurs passages à l'acte comme des messages dénonçant leur souffrance, répondre non pas forcément à leurs demandes mais selon leurs besoins, leur permettre d'expérimenter des relations saines et vraies, où ce qui est dit est fait... La frustration imposée provoque parfois des réactions virulentes mais, puisqu'elle n'est pas le signe d'une toute-puissance, elle n'engendre pas de passage à l'acte.

En protégeant de l'angoisse, en répondant à la violence de manière appropriée et en donnant la possibilité de mettre sa souffrance en mots plutôt qu'en acte, l'adulte permet à chaque jeune de se construire. Mais parce qu'il ne peut l'aimer à la manière d'une mère dévouée, il s'expose forcément à la colère, voire à la haine de l'adolescent dans l'impossibilité où il est d'accéder à son plus profond désir.

VII. Conclusion

Ce sont donc les perturbations psychiques des adolescentes qui constituent la principale origine des circonstances décrites. Elles rendent la confrontation à l'autre et au groupe insupportable dès que les événements peuvent être générateurs d'angoisse, faisant alors du passage à l'acte le dernier échappatoire à la folie. Seul l'adulte, ici à ma place d'éducatrice, peut apaiser les situations de crise en s'appuyant sur le cadre institutionnel et en mettant des mots sur les actes. Encore faut-il être conscient de ses limites d'action, capable de ne pas se laisser submerger par ses émotions et d'apporter la réponse adéquate au moment opportun.

Pour ce travail, j'ai immédiatement souhaité orienter mes recherches vers la compréhension des phénomènes à l'origine des multiples situations de crise survenues ce mercredi là. Avec ma culture d'animatrice, je pensais l'aborder sous l'angle du groupe et des processus qui le régissent. Or, le fil de mes investigations m'a toujours ramenée aux difficultés individuelles des adolescentes placées au foyer CLE : ce sont ces difficultés qui se sont révélées être le principal élément déclencheur.

Ma culture professionnelle est la source de mon questionnement mais celui-ci s'inscrit dans un cadre institutionnel, dont on a mesuré l'importance pour la contention des angoisses des jeunes filles et du groupe. A posteriori, je comprends mieux la réponse de la chef de service lorsqu'elle m'a dit que les réunions hebdomadaires n'étaient pas propices à la réflexion autour du groupe en tant qu'entité : n'existant au plan psychique ni pour les adultes ni pour les jeunes filles, il ne peut être analysé comme tel.

A l'inverse de ce qui est abordé dans cet écrit, les groupes de jeunes gens rencontrés en situation d'animation (notamment dans des quartiers sensibles), tels que j'ai pu les côtoyer lors de précédentes

¹² Paul FUSTIER, *Les corridors du quotidien*, PUL, p.52

expériences, se forment le plus souvent spontanément, rassemblant leurs membres autour d'un objectif partagé, d'un fantasme commun qui crée une entité psychique groupale. Celle-ci permet donc de réfléchir en terme de dynamique de groupe, mais peut avoir tendance à occulter l'impact des problématiques et des souffrance individuelles. L'enjeu de l'animateur est double : pouvoir distinguer, lors des situations de crise, ce qui relève du fonctionnement (ou du dysfonctionnement) du groupe de ce qui correspond à des problèmes psychiques personnels, mais aussi savoir quelles réponses peuvent être apportées dans le cadre délimité par l'institution.

Bibliographie

- Didier ANZIEU : *Le groupe et l'inconscient*
Jean MAISONNEUVE : *La dynamique des groupes*
Wielfred. R. BION : *Recherche sur les petits groupes*
René KAËS : *La théorie psychanalytique du groupe*
Donnald WINNICOTT : *Jeu et réalité*
Sigmund FREUD : *Totem et tabou*
Paul FUSTIER : *L'enfance inadaptée, repères pour des pratiques*
Les corridors du quotidien
Le lien d'accompagnement
Pierre KAMMERER : *Adolescents dans la violence*
Didier LAURU : *La folie adolescente*
Serge BOIMARE : *L'enfant et la peur d'apprendre*